

SOUVENIRS

Dans le lieu saint, un soir, j'avais porté mes [pas ;
Mon âme était souffrante et mon cœur était las,
Las des vains bruits du monde, ou la joie a des [larmes,
Le bonheur, des chagrins, qui flétrissent ses [charmes.

La lampe qui fumait devant le sanctuaire,
Versait autour de moi sa tremblante lumière,
Le vent du soir ému pleurait dans les créneaux.
Plaintif comme un soupir des êtres des tombeaux.

Et j'étais seul, tout seul, dans le temple en silence,
Le front pâle, pensif, le cœur plein de souffrance,
Soul pleurant à genoux devant le saint autel,
Où deux anges courbés adoraient l'Eternel.

J'essayai de prier, mais mon âme oppressée,
Ne trouva plus d'écho sur ma lèvre glacée,
Je murmurai tout bas : mon Dieu, pitié pour moi,
Donne à d'autres ma vie, et me rappelle à toi !

Je disais évoquant les jours de mon enfance,
Revenez, revenez, heureux jours d'innocence,
Douce paix qui reluit au front pur de l'enfant,
Et le passé disait : J'ai fait place au présent.

Et mes yeux pleins de pleurs, un instant se fermèrent,
Mes nombreux souvenirs en mon cœur s'éveillaient,
Et je fus transporté par un ange de Dieu
Aux jours que je pleurais à genoux au saint lieu.

L'orgue saint s'éveilla sous un doigt invisible,
Le temple fut rempli d'un concert indicible,
Et la voix sonore, avec ses mille échos,
A mon cœur ulcéré, redit longtemps ces mots :

"Enfant, espère et prie !" espérance et prière,
C'était naguère encor les deux mots que ma
Essuyant une larme en me voyant partir, [mère,
Disait en m'embrassant comme pour me bénir.

Puis le songe s'enfuit, plus léger que la brise,
Et mon âme un instant d'elle-même surprise,
Gouta ce calme pur et cette douce paix.
Que l'âge de mon front a bannis pour jamais.

Et depuis, des plaisirs, jetant la coupe amère,
Moins de pleurs de tristesse ont mouillé ma [paupière,
Moins d'orage et de flots ont assailli mon cœur
Et la paix sur mon front remplace le bonheur.

J.-A. CHAGNON.

FOLLE ?...

VI

(Suite)

Le 25 août 1855, Eugène Montrel, descendant en grande hâte du fiacre qu'il avait eu la plus grande peine à se procurer, tant les véhicules étaient, ce jour-là, mis aux enchères, vint se fonder dans la foule énorme, bruyante et mêlée, qui se pressait aux abords de la gare de Strasbourg.

Paris attendait la reine d'Angleterre, qui venait nous visiter.

A l'intérieur de la gare, où le jeune homme pénétra sur le vu de sa carte d'invitation, c'était la foule aussi, mais élégante, joyeuse, parfumée.

Les jolies femmes, étalées le long des banquettes comme des grappes de fruits séduisants, se consolaient de leur interminable attente par l'exhibition de leurs toilettes et la critique de celles de leurs voisines.

Les hommes, en groupes nombreux, paraissaient supporter moins philosophiquement que l'assistance féminine le retard regrettable et prolongé de la reine Victoria.

On ignorait encore que la marée capricieuse avait joué à l'auguste visiteuse le mauvais tour de la retenir loin de ce rivage français, où l'on sait trop, peut-être, que l'exactitude est la politesse des rois.

Cependant, avec les heures qui s'écoulaient, lentes et monotones, l'impatience gagnait la société choisie à laquelle des entrées de faveur promettaient le spectacle de cette arrivée.

Les petits pieds battirent les estrades par des mouvements saccadés ; les cannes frappèrent le sol avec des allures nerveuses ; quelques bâillements s'élevèrent derrière les éventails ; quelques estomacs, trop violemment surexcités tourmentés à la défaillance ; l'attente et l'agitation étaient au comble... et la reine n'arrivait pas !

M. Montrel commençait à partager le découragement des invités, quand ses yeux, parcourant pour la dixième fois la guirlande fleurie que les femmes élégantes formaient autour de la vaste enceinte, rencontrèrent le spectacle le plus charmant, le plus inattendu.

C'était une bien jolie personne blonde, très frêle, très gracieuse, très coquettement posée sur le devant de l'estrade gauche, la mieux située

pour ne rien perdre du cortège royal, et semblant à peine toucher la banquette de velours sur laquelle se détachait, fraîche et vaporeuse, sa robe de mousseline blanche, ornée de flots de rubans bleus.

Etait-ce une vision ?... une illusion ?... un rêve ?... La tête riante, aux cheveux blonds, qu'il avait autrefois admirée, était-elle sortie toute rayonnante, du cadre d'or dont la splendeur illuminait le vieux salon de son oncle ?

Cette étrange ressemblance remuait en lui de jeunes souvenirs ; à la contempler, il oubliait les heures. Placé près du parterre artificiel qui occupait le centre de la gare, il reprit son examen avec tant de fixité, tant de charme, qu'il en vint à désirer que la marée retint la reine à Boulogne au moins jusqu'au lendemain.

La témérité d'un tel vœu ne devait pas être exaucée, fort heureusement pour les innombrables spectateurs qui n'avaient pas le moindre souvenir à exhumier.

Un coup de sifflet retentit qui fit battre tous les cœurs ; le train royal était signalé. Il y eut une minute d'anxiété souriante, de chuchotements empressés... La musique des Guides attaqua le *God save the queen*... et le train royal, amené de la gare du Nord sur des rails spéciaux, s'arrêta devant les curieux.

Alors, tandis que le souverain des Français aidait la reine d'Angleterre à descendre, que les saluts officiels s'échangeaient, que les principaux personnages des deux cours se formaient en cortège, le jeune homme quitta son observatoire fleuri pour se diriger vers l'estrade gauche, où toutes les invitées s'agitaient pour mieux voir.

La dame blonde avait été la première debout ; mais ses voisines, de taille plus haute, s'interposaient sans nulle charité entre elle et le spectacle attendu. Elle essaya de glisser sa mince personne entre les deux majestueuses douairières qui l'étouffaient : ce fut en vain.

Un nuage boudoir se répandit sur sa physionomie ; et, découragée, elle se rejeta en arrière, laissant le champ libre à celles qui abusaient ainsi de l'avantage de leur taille.

A ce moment, une main lui fut tendue de la foule, et, près d'elle, une voix masculine murmura :

— Confiez-vous à moi, je vous prie, madame, j'espère avoir l'honneur de vous faire faire une place.

Elle regarda, surprise, et distingua dans le fouillis d'habits noirs, de soie, de dentelles, qui s'agitaient bruyamment, un jeune homme, de figure intelligente et distinguée, dont les yeux expressifs la priaient, mieux encore que la voix, de se fier à son adresse.

Ce n'était pas l'heure des pruderies exagérées. Pour voir la reine, les minutes se comptaient. La dame blonde n'hésita que par convenance ; puis, elle mit sa main dans la main inconnue, se laissa attirer hors du cercle qui l'enfermait, en jetant une exclamation de soulagement :

— J'étais... monsieur... ah !... je respire, enfin !

Il y avait, au bas de l'estrade, le fauteuil doré que l'ambasadrice d'Angleterre venait de quitter pour aller au-devant de sa souveraine. Avant d'avoir deviné l'intention de son protecteur improvisé, la jeune femme fut respectueusement soulevée et placée sur le fauteuil.

En touchant de ses petits pieds le siège élastique, elle eût chancelé si une épaule prévoyante ne se fût offerte à son bras étendu.

— Vive la reine d'Angleterre !... Vive le prince Albert ! criait la foule avec une ardeur capable d'ébranler les solides voûtes de la gare.

Etes-vous bien, madame ? demanda M. Montrel.

On ne lui répondit pas. La reine passait. La jeune femme ne songeait ni à acclamer, ni à remercier. Elle regardait, avec la stupeur d'une jeune femme à la mode, la toilette d'un goût particulièrement britannique que portait la reine pour son entrée solennelle à Paris.

Le cortège passa : l'empereur Napoléon et la reine Victoria, le prince Albert et la princesse royale, le prince de Galles et les dames... et les officiers... et une suite nombreuse.

Si la jolie blonde n'avait vu que la toilette de la voyageuse, Eugène Montrel, lui, n'aurait absolument rien vu, tout absorbé qu'il était par la nécessité de protéger le fauteuil et son gracieux fardeau des oscillations dangereuses des passants.

Quand le cortège eut gagné la grande porte, une immense exclamation retentit, prolongée avec enthousiasme sur toute la ligne des boulevards. Le peuple saluait la reine. Le jour baissait, il était près de sept heures ; et il attendait depuis midi !

La dame inconnue sauta prestement à terre, dès qu'un peu d'espace devint libre, en adressant à son protecteur un sourire charmant, accompagné d'un petit salut plein de bonne grâce.

Puis, apercevant un homme âgé, de grande tournure qui, de son côté, paraissait la chercher, elle fit un petit cri joyeux :

— Ah ! enfin ! M. de Rollez !

Et s'accrochant à son bras, elle disparut dans le tourbillon.

Le pauvre ingénieur resta quelques secondes immobile, pétrifié et totalement déconcerté.

— Eh quoi ! pensait-il, elle est partie sans un mot, sans un léger remerciement... rien qu'un sourire... Il est vrai que ce sourire-là... oh !... l'ingratitude !... si elle n'est point demeurée étouffée sur l'estrade, si elle a vu la reine, c'est à moi qu'elle le doit. La reine !... ah ! oui, elle a passé, la reine... Je ne l'ai pas vue, moi. Quelle belle journée !... et que la reine Victoria est donc bien inspirée de nous venir visiter !

Monsieur Montrel regagna la rue de Pro-

vence, où il habitait un modeste entresol, en se livrant à des rêveries où le passé, le présent et le futur se mêlaient étrangement.

Si le portrait de Péronne avait un charme spécial, la dame blonde inconnue en possédait bien davantage, et ne serait-il pas possible de découvrir la corrélation qui pouvait exister entre l'un et l'autre ?

Eugène se le promit énergiquement.

VII

Une personne élégante et de parfaite distinction, comme la belle inconnue, devait appartenir à la meilleure société parisienne. Rien de plus naturel qu'elle ornât les fêtes annoncées pour le séjour des augustes visiteurs. Obtenir des billets, des invitations, des occasions de rencontres, était donc le moyen le plus prompt, le plus sûr, pour l'ingénieur, de satisfaire sa légitime curiosité.

S'informant auprès de son oncle de ce qu'avait pu devenir cette aimable filleule, dont ils n'avaient plus jamais prononcé le nom, depuis la déconvenue dont le vieillard s'était attristé, eût été facile dans toute autre circonstance.

Mais le vieillard avait tout oublié, sa filleule, comme son neveu.

Ce fut ailleurs qu'il chercha des auxiliaires. Ses excellentes relations lui ouvraient des portes nombreuses. Il y frappa résolument.

Le jour où la famille royale visitait la Sainte-Chapelle et le Palais de justice, Eugène Montrel était posté d'avance dans une des salles que devait traverser la Cour. Il espérait ainsi voir arriver la dame blonde, lui procurer une place, au besoin, ce qui rentrerait dans sa spécialité.

Ses pressentiments ne furent pas vains. Un peu avant la reine, l'inconnue parut dans la galerie, au bras du vieux monsieur, officier de la Légion d'honneur, qu'elle avait appelé "Monsieur de Rollezan." Elle donnait la main à un petit garçon de sept à huit ans, aussi maussade, aussi laid, qu'elle était souriante et jolie.

Ces deux compagnons, si divers d'âges et d'allures, produisirent un effet désagréable sur les nerfs de l'ingénieur, rendus plus irritables par une course désordonnée à la poursuite de billets de faveur.

Une fenêtre ouvrant sur la cour du Palais de justice se trouvait encore à peu près libre. Le vieux monsieur y plaça sa compagne et s'accouda près d'elle, avec une familiarité de bonne compagnie qui laissait flotter l'interprétation de Monsieur Montrel entre la pensée du mari ou du parent.

— Monsieur de Rollezan ! se répétait celui-ci en fouillant ses souvenirs.

Ce n'était pourtant point là le nom, effacé de sa mémoire, que l'oncle Piéland avait une fois prononcé en lui annonçant que le modèle du portrait allait faire un beau mariage.

La bienheureuse fenêtre contenait dans sa profondeur une grosse dame, qui commit l'imprudence de se précipiter tout à coup, avec une exclamation joyeuse, au-devant d'un petit monsieur microscopique, en apparence plus disposé à la fuir qu'à la rechercher. Cette imprudence lui fut fatale.

Eugène, brisant tout net avec les traditions les plus élémentaires de la galanterie française, prit aussitôt possession de la place abandonnée et s'y installa si carrément, d'un air si féroce, que tout espoir de la recouvrer fut perdu pour la grosse dame.

Ce fut de ce poste avancé qu'il put adresser un respectueux salut à sa voisine, laquelle lui accorda un regard distrait, un salut plus distrait encore, et, sans paraître le reconnaître, continua la conversation commencée, en passant sa fine main caressante dans les mèches plates et rouges du petit garçon.

— Cet affreux petit bonhomme ne peut être le fils de cette charmante personne ! pensait Eugène avec humeur.

— Maman ! cria l'enfant d'une voix larmoyante, c'est bien long, ça. Je m'ennuie, allons-nous-en !

La mère sourit en murmurant :

— Taisez-vous, cher bébé adoré !

Monsieur Montrel, dépité de n'être pas reconnu, après avoir rendu un service qui, la circonstance donnée, avait eu son prix, appliqua son oreille réconfortée à recueillir, malgré les cris du dehors, dans la conversation poursuivie près de lui, quelque lambeau révélateur de l'état civil de la jeune femme.

En l'absence de toute parenté, dans le grand isolement de son existence nomade, la filleule d'un oncle tendrement aimé lui causait l'illusion de la famille.

Fallait-il donc renoncer si vite à éclaircir une question, dont tous les prétextes échappaient sans doute encore à son raisonnement ?

Après une attente très-longue, il se fit un bruit énorme, un flot mouvant, des ovations, des vivats ! Eugène, indifférent au bruit, se répétait avec conviction :

— Combien je voudrais que ce fût-elle !

— Ma chère cousine, demanda le vieux monsieur, êtes-vous plus satisfaite aujourd'hui de la toilette de la reine ?

La reine avait donc traversé la galerie pour entrer à la Sainte-Chapelle ? Monsieur Montrel ne l'avait pas mieux vue que la veille.

Mais en revanche, il avait entendu "ma chère cousine," ce qui lui permettait d'espérer que l'intérêt dont il entourait la dame blonde recevrait, par ce canal, une prompte et claire récompense.

— Je serai conduit à celle-ci par celui-là ! se disait-il avec une indiscutable logique.

Le public de la Sainte-Chapelle s'écoulait paisiblement. La jeune femme monta en cou-

pé ; son cavalier lui serra la main, embrassa l'enfant et regarda s'éloigner la voiture avant de prendre lui-même la direction du Louvre.

Eugène Montrel enrageait de ne pouvoir trotter comme un simple gamin derrière le coupé qui emportait la gracieuse énigme.

Aucun fiacre n'étant à sa portée pour en faciliter la poursuite, il se jeta sur le monsieur décoré, qu'il suivit sans affectation, avec assez de bonheur pour le voir entrer au No 194 de la rue Rivoli.

Cinq minutes après, à l'aide des facilités que procure une intelligente gratification aux Cérbières de nos maisons parisiennes, Eugène apprenait que M. de Rollezan était célibataire, officier de cavalerie en retraite, de fortune honorable quoique modeste, précisément enfin l'homme qu'il fallait pour le présenter à sa parente si l'événement justifiait ses prévisions.

Lorsqu'un cavalier mûr accompagne une jeune femme et un enfant, embrasse l'un, serre la main à l'autre, ces privilèges supposant des liens de famille, d'intimité et d'affection, il y a gros à parier qu'il la retrouvera le lendemain, peut-être le soir même, chez elle, ou dans le monde.

Il s'agissait donc, pour obtenir enfin la précieuse indication, de se faire, pendant quelques jours, l'ombre du commandant de Rollezan, ce à quoi monsieur Montrel n'eut garde de manquer.

Il y avait justement en face du No 194 de la rue de Rivoli, un café de bonne apparence qui devint son quartier général. Ce qu'il dévora de journaux, de boissons et de cigares dans la matinée du lendemain eût largement suffi à défrayer une quinzaine. Rien ne bougea chez monsieur de Rollezan.

Eugène déjeuna sommairement et attendit.

Les garçons de café, épouvantés de cette persistance, se demandaient s'ils n'avaient point affaire à quelque conspirateur attendant le signal.

Le temps s'écoula. A six heures moins quelques minutes, monsieur de Rollezan apparut dans l'encadrement de la porte cochère, consulta le ciel, regarda d'un air indécis un fiacre qui passait à vide, pour se décider enfin à sortir à pied.

Eugène jeta une pièce d'or au garçon, et bondit sur le trottoir derrière l'officier en retraite. Celui-ci s'en allait d'un pas assuré, méthodique, où l'on retrouvait la raideur militaire légèrement assouplie par la flânerie du promeneur intelligent.

Il entra aux *Provençaux*, dont il était l'un des vieux habitués. Le jeune homme, encore indécis sur ce qu'il devait tenter, ne crut pas prudent d'aller s'y attabler à sa suite. Si sa mémoire le rendait dupe d'une ressemblance superficielle, c'était s'exposer au plus amer ridicule que d'all' provoquer naïvement une reconnaissance impossible. Il fallait attendre.

Mais, pour ne pas s'exposer à perdre des traces si chèrement suivies, en entrant dans un autre restaurant, Eugène prit l'héroïque parti d'arpenter la galerie en se passant de dîner.

Le commandant avait gardé de la vie de garnison l'habitude des repas promptement terminés. Ce fut donc chose vite faite ; il vint faire un tour de Palais-Royal avec l'expression de tranquille béatitude qu'un estomac satisfait communique à la physionomie. L'estomac de M. Montrel criait famine, mais il en étouffait les plaintes en escomptant le résultat de son sacrifice.

A huit heures, M. de Rollezan entra au Helder, le café militaire par excellence, où l'ingénieur ne jugea point à propos de s'aventurer. A neuf heures, il reprenait, d'un pas mesuré, le chemin de la rue de Rivoli. Cependant, en route, il regarda sa montre et pressa le pas. Sous la porte cochère de la maison qu'il habitait, un petit groom causait avec le concierge.

— Hop ! lui cria le commandant, il me faut une voiture à dix heures pour le bal de l'Hôtel-de-Ville.

M. Montrel connaissait maintenant l'emploi de sa soirée. Il se jeta dans une remise, se fit conduire ventre à terre chez un ami qui lui céda, non sans peine, son invitation pour le bal que la reine devait honorer de sa présence, se fit raser et habiller en un tour de main, et revint, moins d'une heure après, stationner près du No 194.

Il était chaussé de vernis, vêtu de noir et cravaté de blanc, mais il n'avait pas dîné !

La voiture de place, dans laquelle entra presque aussitôt M. de Rollezan, alla prendre rang dans la file des équipages de toutes sortes qui se dirigeaient, pressés et encombrants, vers l'Hôtel-de-Ville.

L'ornementation extérieure était brillante ; celle de l'intérieur éblouissait. En contemplant, depuis nos malheurs, les ruines du monument incendié, les invités de la ville de Paris au bal royal de 1855, évoquent avec mélancolie le souvenir de ces splendeurs disparues.

CLAIRE DE CHANDENEX.

(La suite au prochain numéro.)

UN ENFANT DE MAUVAISE HUMEUR

Rien ne contribue plus effectivement l'homme à rester vieux garçon que de coucher une nuit chez un ami marié, et y être tenu éveillé cinq ou six heures durant par les cris d'un enfant. Il suffit de faire prendre à ces enfants des Amers de Houblon pour faire disparaître cette mauvaise humeur et les rendre souriants. Jeune homme, rappelez-vous de ceci.